

Ginette Bléry

Les surprises d'une nouvelle école

Un graphiste brosserait en 5 ou 6 parallèles le paysage où nichait l'école primaire de Dieppedalle-Croisset. J'y arrivai en 1949 à la suite du déménagement de mes parents. La localité ne se sentait alors pas dévalorisée d'être située en Seine-Inférieure parce qu'on savait qu'il s'agissait du cours inférieur de la Seine.

La première ligne du paysage est précisément la Seine, une large traînée grise, tumultueuse quand on la franchit dans la coquille de noix de la barque, agrémentée de flaques de pétrole irisant la surface de-ci, de-là. Ensuite une cinquantaine de mètres de terre-plein, zone d'herbes diverses, en fait propriété de la Seine, qui à l'automne et au printemps y prend ses aises lorsqu'elle découche de son lit. Puis deux traits très rapprochés pour figurer la ligne de chemin de fer qui va de Rouen au Havre, aucun train de voyageurs ne passe jamais ici, elle appartient au pétrole, au charbon, aux engrais destinés aux usines.

Encore une ligne pour la route, assez étroite, qui longe le fleuve, elle porte le nom de quai du Danemark qui m'intrigue, puis je déciderai que c'est parce que les Normands sont arrivés par là... Hypothèse non vérifiée.

Après, le regard bute sur le mur de la haute falaise de craie blanche qui barre la vue, j'aurais bien dit 100 m de haut à l'époque, je pense que c'est moins, néanmoins plus de 50 m. Devant cette muraille impressionnante, chevelue avec à son sommet une végétation verdoyante, se dresse le bâtiment de l'école, en pierres à coins de briques, avec un fronton triangulaire où s'écrit bien grand « Ecole des filles ». Comme un jumeau se trouve, à sa gauche, l'école des garçons. Que c'est petit, j'arrive de Grand-Quevilly où il y a près de 10.000 habitants et l'école Pierre et Marie Curie compte au moins une douzaine de classes.

L'entrée dans l'école se fait par l'arrière, la petite cour, plantée de tilleuls, jouxte la falaise mais je découvre qu'à cet endroit elle s'abaisse, l'oblique d'une rangée d'arbres dessine un chemin qui monte vers le sommet.

Dans la petite entrée de l'école deux portes : à droite la classe des petites, à gauche celle des grandes où j'ai l'honneur d'aller puisque je suis au cours moyen. En face, un escalier monte à l'appartement de Madame Morice, institutrice et directrice. Malgré la tentation, aucune de nous n'en franchira la moindre marche.

Grande nouveauté pour moi, la classe comporte plusieurs sections, les pupitres alignés regroupent à gauche le CM1, au milieu le CM2, à droite les terminales.

Placée dans la colonne du milieu, je constate que les fenêtres de gauche n'offrent que le ciel gris comme paysage, mais à droite, à travers les arbres déjà bien dégarnis, puisque nous sommes en octobre, l'oblique du chemin est dessinée par une rangée d'arbres dénudés.

Un matin, sur ce chemin quasi désert fréquenté de temps à autres par de rares silhouettes sombres allant sans doute se perdre dans la forêt, des têtes de chevaux noirs se profilèrent, il fallait que je tourne la tête pour voir mais je n'osais pas trop quitter le tableau des yeux. Je me contentais de glisser un œil discrètement pour suivre la scène sans en avoir l'air. Attelés par deux, ils étaient quatre et avançaient avec une lenteur extrême, évidemment ils tiraient dans la montée une drôle de carriole noire, éventrée en son centre, avec des draperies noires et grises. Du coup je ne résistai pas à la tentation de tourner la tête pour voir ce qui arrivait derrière. Quand je découvris le curé avec sa croix et des enfants de chœur, je compris enfin qu'il s'agissait d'un enterrement, que l'étrange voiture trouée, surmontée d'un baldaquin était un corbillard. Un moutonnement noir piétinait derrière, peinant à gravir la côte : les femmes, transformées en cloches noires, disparaissaient sous leurs voiles, les hommes souvent les soutenaient. Je découvris que le chemin menait au cimetière niché au sommet de la valleeuse, ainsi les morts avaient-ils une vue imprenable sur la Seine. Ce sera

bien d'être enterrée là pensais-je, sans compter qu'avec un père qui joue « à la musique » comme dit maman, j'aurai droit à la participation de l'orchestre municipal pour la messe. Les yeux rivés sur la fenêtre j'entrepris de compter le nombre de participants...

Soudain je sursautai, la maîtresse s'adressait à moi

« Ginette, combien compte.... » Je ne compris pas de quoi elle parlait

« J'en suis à 78, Madame »

Ricanements autour de moi, panique dans mon cœur qui bat

«De quoi parles-tu Ginette ?»

« Du nombre de personnes à l'enterrement »

« Et moi je te demande combien un octogone compte de côtés ».

Les ricanements continuaient de m'entourer, la maîtresse les fit cesser mais déclara péremptoire :

« Tu resteras après le cours ce soir et tu copieras 10 fois la leçon de calcul et arrête de regarder par la fenêtre, c'est au tableau que cela se passe »